

A portrait of Colette Braeckman, an elderly woman with short, wavy brown hair and red-rimmed glasses. She is smiling slightly and looking towards the camera. She is wearing a red zip-up jacket over a black and white striped turtleneck sweater. The background consists of bare, thin tree branches and some green foliage, suggesting an outdoor setting in a park or garden.

La journaliste Colette Braeckman a longtemps été grande reporter au quotidien *Le Soir*. Elle continue de suivre de près l'actualité africaine, notamment au Congo et au Rwanda. Retour sur un parcours de témoignage, d'analyse et d'engagement.

Colette BRAECKMAN

« MON TRAVAIL, C'EST D'ABORD DE TÉMOIGNER »

Propos recueillis par G erald HAYOIS

— **On vous connaît depuis de très nombreuses années comme journaliste au Soir. Toujours active ?**

— Je suis retrait e officiellement comme salariée, mais je reste avec un statut de collaboratrice indépendante et disponible pour les sujets dont je m'occupais précédemment, tels l'Afrique. Il y a encore beaucoup de quoi raconter. Cela m'oblige à suivre l'actualité, à rester branch e.

— **Dans ce métier de reporter, quelle est votre manière de travailler ?**

— Je prépare avant de partir, c'est important. J'essaie d'avoir déjà un point de chute et une petite liste de contacts. Partir totalement à l'inconnu, c'est trop hasardeux et on perd du temps précieux.

— **Quelques mots sur votre parcours. Vous êtes n e à Ixelles en 1946...**

— Rien ne me destinait   être journaliste ni à m'intéresser à l'Afrique. Je viens d'un milieu petit-bourgeois bruxellois où l'on envisageait pour moi un devenir d'enseignante ou quelque chose du genre. Mais, très jeune, je voulais découvrir le monde, faire ce métier. On disait que ce n'en était pas un pour une femme. On a essayé de me décourager, mais c'était chez moi une idée fixe. Je m'intéressais beaucoup à l'actualité, notamment au Congo.

— **Le discours de Lumumba le jour de l'indépendance en 1960, dénonçant les sévices subis durant la colonisation, vous avait impressionnée à l'époque...**

— J'avais quatorze ans et je suivais dans la presse ce qu'on racontait. Face à un discours très belgicain, je me disais que j'aimerais en savoir plus. Est-ce qu'on me dit bien tout ? Est-ce bien cela la réalité ? J'avais envie d'aller voir par moi-même.

— **Votre milieu familial était-il chrétien ?**

— Mes parents étaient des militants du mouvement ouvrier chrétien et s'étaient rencontrés dans ce cadre-là. Il régnait à la maison cette philosophie générale, des idées de solidarité, d'ouverture au monde qui m'ont évidemment marquée. Mon père est décédé quand j'avais huit ans en 1954. Au moment même, je n'ai pas mesuré ce que cela représentait. J'étais triste, mais j'ai pu surmonter cela. Plus tard, je me suis rendu compte de ce que signifiait la perte, jeune, de mon père.

— **Ce milieu a donné une assise pour vos enga-**

gements ?

— Lorsque j'étais enfant et adolescente, les côtés caricaturaux de l'éducation chrétienne de l'époque, par exemple lors du catéchisme et des rites pour la première communion, me frappaient. Cela m'aga ait et on s'en moquait, mais le message chrétien de solidarité, d'ouverture aux autres était pour moi important. Les histoires religieuses me passaient un peu au-dessus de la tête.

— **Qu'avez-vous fait comme études ?**

— J'ai été à une  cole d'interprétariat anglais-néerlandais-espagnol. J'avais pensé m'inscrire à une licence en journalisme à l'ULB, mais on disait aussi que ce métier s'apprenait sur le terrain.

— **Vous avez commencé au journal démocrate-chrétien La Cité en 1966...**

— Oui, je suis entrée en contact avec le directeur Jean Heynen. Ma maman n'était pas du tout favorable à ce que je devienne journaliste. Mais le nom de mon père y était connu. Ma mère y a vu un signe du destin : si c'est à cause de ton père que tu es engagée-là, je n'ai plus rien à dire, a-t-elle conclu. J'y ai trouvé un milieu formidable, avec des gens de qualité, des collègues devenus des amis. J'y ai tout appris du métier. On discutait beaucoup. Cela valait, disait-on, des années d'université. J'étais jeune et disponible. J'ai fait beaucoup de reportages, notamment sur l'immigration en Belgique, et j'ai écrit ensuite un livre sur ce sujet. C'était le premier à l'époque, au début des années septante, et cela a été remarqué.

— **Plus tard, vous êtes entrée au Soir...**

— J'ai commencé au service belge, en charge des sujets société. Je faisais des reportages, suite entre autres à ceux que j'avais réalisés sur le milieu de l'immigration. Puis, j'en ai fait à l'étranger. J'ai beaucoup voyagé, surtout en Afrique, dans les anciens pays colonisés par la France, mais aussi en Afrique du Sud en lutte contre l'apartheid, en Angola, en Éthiopie, en Érythrée, au Mozambique...

— **Vous avez beaucoup suivi l'actualité au Congo, notamment lors du règne de Mobutu à propos duquel vous avez été très critique...**

— En Belgique, je connaissais les milieux congolais de l'opposition qui dénonçaient Mobutu, alors que la Belgique le soutenait. J'ai beaucoup critiqué Mobutu. J'étais devenue pour certains "la passionaria". Plus tard, les Occidentaux cyniques et calculateurs, y compris les Belges, ont décidé qu'il devait partir. Tout était bon dès lors pour le critiquer, également de la part de gens qui avaient fermé les yeux, été ses amis. Ils me donnaient des informations contre lui. Ils n'ont pas basculé pour le bonheur des Congolais ou des droits de l'homme, mais parce que le dictateur avait fait son temps. Ils soutenaient déjà d'autres personnes prêtes à prendre le relais.

« Pendant le génocide au Rwanda, je ne m'autorisais pas à pleurer, à laisser les émotions m'envahir. »

— **N'est-ce pas désespérant de suivre cette actualité africaine ? On ne sort pas, dans ce pays, d'un système de prédation, d'enrichissement abusif, de détournements de fonds. L'histoire se répète non-stop...**

— C'est terrible, effectivement, mais, en même temps, au Congo, j'ai rencontré des gens formidables qui sont devenus des amis, des femmes qui ont vécu les pires choses et qui se battent pour rester debout, pour élever leurs enfants. Il y a un grand courage quotidien dans tous ces pays, en particulier au Congo, qui me fait dire : qui sommes-nous pour être découragés ? Il faut être avec eux. On trouve dans ce peuple une résilience inouïe.

— **Vous avez également suivi de près la situation du Rwanda avant le génocide...**

— J'y suis allée plusieurs fois par an depuis le début des années nonante parce que ce qui s'y passait m'intéressait, mais aussi car j'étais interdite de séjour au Congo par Mobutu. J'ai rencontré toute la classe politique rwandaise et le président Habyarimana. Je voyais bien les problèmes et la guerre qui avait commencé avec le Front Patriotique Rwandais de Kagame. J'ai suivi tout ce qui a précédé le génocide. En mars 1994, je suis revenue. J'étais extrêmement pessimiste et j'ai rédigé un grand article disant que le génocide se préparait. Six jours après, l'avion du président Habyarimana était abattu et il a commencé. Je me suis alors investie à fond dans la couverture journalistique des événements.

— **À ce moment-là, on ne peut faire qu'un journalisme d'engagement auprès des victimes ?**

— On est avec elles et contre les génocidaires. Mais, avec le recul du temps, je n'avais peut-être pas une position assez critique vis-à-vis du FPR de Kagame parce qu'on n'était pas en situation de le faire. Tu es journaliste, tu suis une armée qui libère des gens en danger de mort. Tu ne t'interroges pas alors sur leur plan à long terme. On fait du reportage. Pendant le génocide, j'étais, comme d'autres journalistes, bouleversée. Il n'y a pas d'autres mots : littéralement bouleversée,

« Je déteste quand les journalistes pratiquent la chasse en meute. »

mais je me ne m'autorisais pas à pleurer, à laisser les émotions m'envahir car je devais envoyer mes papiers tous les jours, et on ne s'occupe pas d'écrire si on pleure. Je me suis dit : ou bien je m'écroule parce que j'ai vu le fond de l'âme humaine, de la cruauté, ou j'écris, je témoigne. Je n'ai alors pas pris de vacances, de congé. J'ai écrit le livre sur l'histoire du génocide pour que cela se sache, pour exprimer ce que j'avais vécu.

— **Aujourd'hui, vingt-neuf ans après, le régime Kagame est de plus en plus critiqué...**

— Il y a eu un crédit d'indulgence à son égard, de même qu'il y en a eu un chez certains en Belgique à l'égard des bourreaux génocidaires qui ont voulu apparaître comme des victimes dès que la guerre a été terminée et que Kigali est tombée. La solidarité avec toutes les victimes innocentes ne doit pas empêcher de rester lucide. Après un temps de bienveillance, j'ai commencé à critiquer ce régime, et cela a été un choc presque psychologique. Pour moi, dans un premier temps, le FPR était un mouvement de libérateurs qui avaient mis fin au génocide, instauré enfin une paix civile, essayé de remettre le pays sur pied. Jusque-là, j'avais du respect. J'ai fait des reportages sur le

démantèlement des camps de réfugiés hutus au Congo, la poursuite des génocidaires. Et puis, j'ai vu de mes yeux les libérateurs du Rwanda devenir des oppresseurs des Congolais, en tuant certains que je connaissais, des gens dont je me sentais proche. Là, je me suis dit qu'un libérateur peut aussi être un tyran ou un oppresseur. Une fissure a commencé en moi à ce sujet et n'a cessé de s'agrandir.

— **Difficile revirement...**

— J'ai toujours pensé, écrit et dit aux Rwandais que, sur les fondamentaux, je n'ai pas changé. C'est-à-dire la réalité du génocide, du projet génocidaire qu'il fallait combattre, de la nécessité d'une réconciliation. Je n'ai jamais dévié de cela. Par contre, sur les aspects répressifs du régime rwandais, le manque de liberté, l'exploitation des ressources du Congo, sa volonté de contrôler l'est du Congo, ils savent très bien que je ne suis pas d'accord, que j'ai une solidarité avec les Congolais. Malheureusement, les critiques deviennent de plus en plus dures à faire.

— **Quel est votre sentiment devant toutes ces horreurs dont vous avez été le témoin ?**

— Le cœur saigne. On se révolte surtout. J'ai croisé des gens horribles, par exemple à Kisangani, au Congo, pendant la guerre que se livraient les Rwandais et les Ougandais. Ils se battaient entre eux tout en envoyant des bombes sur les Congolais. J'étais dans un lieu où se réunissaient les belligérants pour discuter d'un éventuel cessez-le-feu. Devant moi, ces Rwandais et ces Ougandais se disputaient et je voyais ces chefs de guerre prendre leur magnétophone et crier : « *Go ahead, shoot them, fight them* », donner l'ordre à leurs troupes de continuer à bombarder. C'était dur d'être témoin de cela. Mais mon travail était d'écrire et témoigner.

— **Quel est votre regard sur l'évolution des journaux dits de qualité ? Êtes-vous inquiète pour le métier de journaliste face aux nouvelles technologies, aux réseaux sociaux ?**

— Je l'ai été. Il y a une dizaine d'années, j'avais l'impression qu'on allait laisser tomber les journaux. Mais si le lectorat a, pour une part, disparu, il existe toujours des lecteurs, et parmi eux des nouveaux qui préfèrent lire en ligne. Les journaux ont dû inventer de nouvelles façons de faire. On doit travailler dans la qualité et en synergie avec d'autres journaux internationaux. *Le Soir* fait partie du groupe Léna où des organes de presse internationaux mettent leurs moyens en commun pour produire des informations. C'est un progrès. Je pense que le métier de journaliste reste absolument indispensable, malgré les réseaux sociaux et les chaînes d'info en continu. La presse écrite conserve un rôle vraiment essentiel de vigilance. Pour que les gens jouent leur rôle de citoyen, il faut qu'ils continuent à être bien informés.

— **Qu'est-ce qui vous donne le goût de vivre ?**

— Les contacts avec les gens, et être journaliste permet justement de ne pas rester enfermé sur soi-même. Sinon, on décline. Mais je déteste quand les journalistes pratiquent la chasse en meute. Lorsque, tout d'un coup, sur de grosses causes, une espèce de vérité, ou ce qu'on croit l'être, s'impose à tous, alors qu'il faudrait continuer à se poser des questions plus larges. Je prends l'exemple de la guerre en Ukraine, même si, maintenant, c'est en train de changer. Au début, bien sûr, il s'agit pour tous d'une agression, elle est inadmissible et Poutine est considéré comme un loup. Mais, quand même, ne pourrait-on pas réfléchir davantage et parler de manière plus large, du comportement des uns et des autres, du contexte, de l'histoire, avoir un peu de distance critique. ■